

Université et formation continue

Autor(en): **Goetschin, Pierre R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique franco-suisse**

Band (Jahr): **51 (1971)**

Heft 2: **La formation permanente**

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-887648>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

UNIVERSITÉ ET FORMATION CONTINUE

Pierre R. GOETSCHIN

Il y a au moins trois raisons pour justifier, dans tous les domaines, la mise sur pied de systèmes de formation continue :

a) tout d'abord, la masse des connaissances disponibles est si vaste, si diversifiée, que l'on peut être tenté d'en transmettre aux jeunes générations une partie toujours plus grande au moyen d'une surcharge des programmes et d'un allongement du temps de scolarité. Or, plus que jamais, l'école doit se concentrer sur l'essentiel : apprendre à penser. Pour cela, il n'est pas nécessaire de multiplier les informations à traiter, les données à retenir ou les faits à analyser. De surcroît, il me semble que maintenir trop longtemps des garçons et des filles dans le milieu artificiel et protégé de l'école ne constitue point la meilleure manière de les préparer pour la vie ;

b) en second lieu, il est évident que les connaissances nécessaires pour l'exercice d'une profession s'accroissent chaque jour et que ce qui a été appris hier risque fort de n'avoir plus cours demain ; il faut quasiment s'entraîner à oublier ce qui paraissait sûr et durable, pour laisser la place à des apports nouveaux. Les changements rapides que nous connaissons, sous l'impulsion des sciences et des technologies, risquent de provoquer, sans contre-mesure, un prolétariat de la connaissance, le plus grave des gaspillages sur le plan individuel et collectif ;

c) enfin, l'homme vit plus longtemps mais travaille moins longtemps ; il dispose de plus de loisirs et peut se livrer à des activités moins uniformes ; il n'en reste pas moins qu'il court le danger de ne pas « suivre son temps », surtout à partir de l'époque de la retraite. Ne pas comprendre le monde dans lequel on est, c'est s'en distancer, souvent d'ailleurs avec amertume.

Il est ainsi clair que pour les trois raisons évoquées ici, l'acquisition des connaissances doit être étalée sur la durée totale de l'existence d'un homme, afin d'assurer, dans le temps, la meilleure adéquation professionnelle et culturelle. Cela signifie notamment qu'il faut décharger et ne pas trop allonger la scolarité traditionnelle, tout en mettant sur pied des prolongements multiples, propres à satisfaire des besoins d'éducation plus nombreux et plus divers que par le passé.

Dans cette optique, l'Université sera sans doute amenée à jouer un rôle beaucoup plus important et plus riche que cela n'a été le cas jusqu'ici. Centre d'enseignement et de recherche, professionnel et culturel, l'Université était le stade final du cycle d'études traditionnelles, tout au moins pour une minorité. Ses diplômés la quittaient entre 20 et 25 ans, sans possibilités de retour. Ces dernières années, la vision que l'on a eue de la fonction de l'Université a été infléchie par les pressions résultant de la « démocratisation des études ». Il était certes souhaitable d'ouvrir plus largement les portes du sérail universitaire à des éléments de valeur, que des conditions sociales ou économiques défavorables dirigeaient, sans choix ou désir de leur part, vers d'autres activités. Toutefois, la préoccupation de faire accéder le plus grand nombre au niveau des études universitaires s'est traduite par un gonflement rapide et parfois excessif de la population des étudiants et a posé à l'Université des problèmes d'adaptation immédiats qui l'ont obligée à négliger ou à ignorer la demande de formation continue. Certes, des Facultés, comme la médecine ou la théologie, ont créé des séminaires de « rafraîchissement ». Des instituts de formation et de perfectionnement de cadres, pour les affaires privées et publiques, ont été constitués dans certaines universités et ont permis à des hommes de la pratique de s'asseoir à nouveau sur les bancs de l'Alma Mater pour de courtes périodes. Si valables que soient ces intentions, il faut bien convenir toutefois qu'elles sont modestes et n'ont souvent qu'un caractère épiso-

dique. En fait, c'est souvent en dehors de l'Université que sont apparues les structures embryonnaires de la formation continue, en particulier dans les corps de métiers, les professions ou les entreprises, dans les universités populaires, ou encore à travers des initiatives du type de l'Ecole-Club de Migros. Il arrive d'ailleurs fréquemment que des professeurs de l'Université prêtent leur concours à des programmes extra-universitaires. Or, il me paraît très important que l'Université, sans d'ailleurs s'en arroger d'aucune manière le monopole, prenne la responsabilité de promouvoir, systématiquement, les méthodes et les programmes de la formation continue, dans l'intérêt de la société et le sien propre.

L'Université concentre en son sein des ressources intellectuelles nombreuses et, partout, l'on prévoit une augmentation des professeurs et des assistants. Dans plusieurs pays, l'on construit des cités universitaires modernes qui représentent des investissements considérables. Il est certain qu'avec une organisation et une gestion meilleures, les hommes et les équipements pourraient être mis à la disposition de la communauté de façon plus intensive. Durant les longues vacances universitaires, les locaux sont libres, les laboratoires dorment et les instruments sommeillent. Un corps professoral élargi devrait disposer de plus de temps. En outre, rien ne serait plus fructifiant pour l'Université que d'accueillir des « élèves » plus âgés, dont l'expérience professionnelle et humaine est enrichissante.

Une telle orientation implique naturellement une adaptation des mentalités, des méthodes et des programmes. La détermination des besoins à satisfaire constitue déjà un défi, si l'on se réfère à la difficulté qu'a l'Université à concevoir une orientation professionnelle. Une telle démarche obligerait toutefois l'Université à être encore plus que maintenant en contact étroit avec tous les milieux de la société.

Ainsi, en conclusion, l'éducation continue doit devenir l'une des responsabilités majeures de l'Université, du fait des ressources dont elle dispose qui font d'elle l'institution privilégiée pour ce genre d'activité. D'autre part, en s'engageant dans cette direction, l'Université ne se simplifie certes pas ses tâches, actuelles et futures, mais elle a ainsi une chance de remplir des fonctions plus étendues encore et d'échapper aux reproches de « tour d'ivoire » qui lui sont fréquemment adressés.